

Épilogue

L'histoire de ce livre se veut l'histoire singulière tout autant qu'universelle d'une relation mère-fille comme il y en a tant d'autres, pour toutes ces filles d'une mère que sont les femmes. C'est ce fil rouge que j'ai essayé de suivre en insistant sur « *mon* » fil, celui de cette relation dans toutes ses contradictions, avec tous ses aléas, tant pour Françoise de Beauvoir que pour sa fille Simone.

On a vu que pour Simone cette relation, après une enfance heureuse, si elle a pu être très conflictuelle en particulier à l'adolescence, comme souvent, s'est pacifiée à l'âge adulte, adoptant une vitesse de croisière de bon aloi. La mort de sa mère lui fait prendre conscience de son rôle primordial dans sa vie affective, éprouvant là une expérience qui va devenir un des leitmotifs de la littérature féminine.

C'est cet aspect somme toute banal qui m'a conduit à m'interroger sur les raisons de ce que j'appellerai une tendance à l'exagération de la part de beaucoup de ses biographes, qui présentent cette relation mère-fille comme particulièrement catastrophique, se laissant leurrer par cette fameuse citation déjà mentionnée qui est avancée presque systématiquement comme preuve, quand Simone de Beauvoir est interviewée par Alice Schwarzer à propos de sa relation avec Sylvie Le Bon ; alors que Simone a une réponse qu'on peut dire défensive par rapport au présupposé d'une relation mère-fille entre elles deux, et insiste au contraire sur la notion d'amitié. Cette tendance victimaire se retrouve dans le penchant de certains biographes à faire de son enfance une sorte d'enfer matériellement parlant, ce qu'analyse sa sœur comme un passage obligé pour rendre son image plus héroïque : « *Je ne reconnais pas notre enfance, qu'elles décrivent comme misérable. Ont-elles de la*

sorte pensé rendre Simone plus méritante, plus romanesque, en la faisant sortir de la misère ? »

Il est vrai que certains des biographes s'appuient sur des entretiens tardifs et que Deirdre Bair elle-même était bien consciente du décalage qui pouvait exister entre, comme elle dit, « *la vraie vie par opposition à la vie "reconstituée"* ». Prenons pour exemple la description que lui fait Simone de l'appartement de la rue de Rennes « sombre, sinistre, encombré », alors qu'elle avait écrit le 8 mai 1929 dans ses *Cahiers de jeunesse* : « Le monde est beau. Il y a tant de soleil dans ma chambre... »

Mais le plus caricatural est le caractère négatif de certaines remarques sur Françoise, la mère de Simone. Ainsi quand Deirdre Bair dit, à propos de l'Institut Sainte-Marie où elle inscrit sa fille pour sa première année d'étudiante, que « *Françoise ignorait, en réalité, à quel point elle avait fait le bon choix, car cet institut était l'expérience pédagogique la plus avancée pour les femmes au début de ce siècle* », après avoir pourtant expliqué plus haut comme elle s'était mise « *en demeure d'obtenir le maximum de renseignements sur d'autres institutions. Elle éplucha les programmes de plusieurs externats* ». Il en va de même avec Kate Kirkpatrick, quand elle privilégie l'aspect religieux de ce choix : « *Madame de Beauvoir ignorait à quel point ces établissements allaient être bénéfiques à sa fille. Elle avait choisi l'Institut Sainte-Marie pour sa bonne réputation catholique.* » La religiosité de Françoise est un reproche qui lui est régulièrement fait, sans que soit trop prise en compte une société française encore très catholique.

Les choix de Françoise n'étaient pas que religieux, mais dictés aussi par des choix pédagogiques, comme on vient de le dire ; Françoise était cultivée, et s'est cultivée tout au long de sa vie, aidée en cela par son mari qui lisait pour sa femme pendant qu'elle se livrait à quelque tâche bien féminine, c'est-à-dire de l'ordre du domestique ; c'est une pratique que l'on trouve tout au long de ce ^{xx}e siècle chez des couples modernes où la femme est en recherche

d'émancipation... Ce fut le cas pour Evelyne Sullerot, par exemple, ou encore Simone Veil.

Deirdre Bair ironise même en analysant la réaction de Françoise face à la réussite de Simone : « *La famille donna des dîners en son honneur où Françoise accepta ces hommages comme si la gloire lui en revenait.* » Eh oui, pourquoi pas ? Elle n'y était pas pour rien, en essayant de suivre au mieux les études de ses filles en travaillant le latin ou l'anglais, à une époque où la mère de Françoise Dolto empêchait sa fille de faire des études et où le père de Simone ironisait sur sa carrière de bas-bleu. Et Françoise a toujours été plus fière des succès de sa fille que ne l'a été son père, qui en prenait même ombrage semble-t-il.

Nombreuses sont ce genre de petites attaques sans indulgence dans les biographies ; un dernier exemple d'une des féministes les plus inconditionnelles de Simone, Françoise d'Eaubonne, qui décrit Françoise comme « *la petite bourgeoise maternelle, avec son livre de comptes* », dénonçant une supposée avarice maternelle pourtant démentie quand on apprend plus loin que quand Georges ne voulut plus donner un sou à Hélène au moment de ses études, « *Françoise la soutint et l'aïda en cachette* ».

Pourquoi cette volonté si répandue de nier la possibilité d'une mère juste bonne, sans plus ? Quels sont les comptes à régler qui subsistent parfois, fruits de rêves d'une entente qui se devrait d'être parfaite ? On a retrouvé cette illusion au sein même du féminisme, qui a aussi toujours eu beaucoup de mal à penser ce lien. Une des grandes théoriciennes du mouvement des femmes, Luce Irigaray, psychanalyste exclue de l'École freudienne pour ses critiques des phallocentrismes freudien et lacanien avait pourtant tenté de soulever la question en parlant de « *continent noir du continent noir* », en référence au terme de continent noir qu'avait utilisé Freud pour dire sa perplexité sur la féminité. Elle avançait l'idée que : « *La relation mère/fille, fille/mère constitue un noyau extrêmement explosif dans nos sociétés. La penser, la changer, revient à ébranler l'ordre patriarcal.* »

Cette question est en toile de fond celle du féminisme et de son rapport à la maternité, rapport réputé pour être paradoxal surtout aux débuts du MLF. Il faut dire que l'image de la mère avait été fortement bousculée, le Mouvement des Femmes s'étant centré au départ sur une contestation de la maternité comme contrainte qui a empêché dans un premier temps de reconnaître la femme dans la mère : « *La femme est au-dessus du niveau de la mère* » est un des slogans du début des années soixante-dix. Cet autre slogan contre la fête des mères : « *Maman, libère-toi, tu es d'abord une femme* », est une des velléités d'ailleurs émouvantes de s'interroger sur ce rapport à sa propre mère dont le MLF tente timidement de faire émerger la femme, libérée bien sûr.

Cette relation a été bel et bien été occultée sous la question de la maternité, qui la sous-tend pourtant, la mère en tant que la mère de chacune étant occultée par la lutte pour une maternité libre. C'est donc l'époque de la lutte du MLAC pour l'avortement libre et gratuit, et bien sûr pour la contraception, lutte gagnée comme on sait pour cette vraie liberté de choisir dont Françoise Héritier dit que c'est le levier qui a vraiment changé la situation des femmes en Occident. Une fois cette lutte gagnée, en 1975, le Mouvement des Femmes mobilise toutes ses forces contre sexisme et machisme : lutte contre le viol (« *la rue nous appartient* »), lutte contre les violences conjugales avec la création pionnière des centres d'hébergement.

Le mouvement vit alors une expérience nouvelle, celle d'une solidarité toute neuve entre femmes : mais malgré son aspect joyeux et subversif, la sororité connaît quelques déboires, en particulier avec le dépôt d'une marque MLF qu'un groupe, les Éditions des femmes, s'approprie sous la houlette d'Antoinette Fouque, mais les leçons en sont néanmoins profitables. Les féministes comprennent alors que l'entre-sœurs ne suffit pas pour contrer la violence des femmes entre elles, dont la négation culturelle de la figure de la mère est un des symptômes, car il s'agit de couper

la dimension féminine de la dimension maternelle. Il est vrai que tenir les deux bouts de ces dimensions en même temps n'est pas chose aisée, mais c'est peut-être une issue face à une misogynie ordinaire.

Comprendre la force passionnelle des relations mère-fille et par conséquent entre sœurs devrait permettre non seulement de dépasser ces clivages, et donc de désamorcer les conflits, mais aussi d'asseoir une solidarité nécessaire à l'égalité dans le monde du travail et à la lutte contre les violences de toutes sortes que subissent les femmes. « La libération ne saurait être que collective » écrit Simone de Beauvoir pour conclure la deuxième partie : Situation, du *Deuxième sexe*.

On a vu combien cet ouvrage devenu une référence mondiale en matière de féminisme comportait de contradictions, à l'image de son autrice, mais assumées dans ses écrits biographiques par elle. C'est aussi ce qui m'a tant intéressée, étonnée et émue je dois dire, parce que ce me semble être le reflet des contradictions dans lesquelles elle se débattait, lui rendant une humanité que je n'avais pas perçue jusqu'alors. C'est cette lutte toute personnelle qui m'a autorisée à parler d'emprise, à propos de sa mère, puis de celle de Sartre dont, complice, elle a néanmoins tenté de se dégager, avec les difficultés que l'on a vues, mais c'est cette lutte même qui a pu être un message positif pour les femmes parce qu'elle en a fait pour elle-même l'analyse, de surcroît d'un point de vue philosophique et dialectique comme l'analyse Manon Garcia. C'est ce qui explique l'impact de ce message dans les années qui suivent *Le deuxième sexe* pour de nombreuses femmes ne se déclarant pas forcément féministes.

Simone de Beauvoir a fait en sorte que si le qualificatif de féministe n'est maintenant plus aussi injurieux qu'il a pu l'être, il puisse être porté à l'heure actuelle sous d'autres formes par nos filles, voire nos petites-filles : leur dénonciation du sexisme ordinaire touche toutes les femmes, sans différence de classe, à tous les domaines de la société, féminicides, harcèlement sexuel, etc. Même si

l'unanimité n'est pas toujours évidente, face à la critique récurrente du sacro-saint « *Vous ne devriez pas vous disputer entre féministes* », Juliet Mitchell s'insurge, n'oubliant pas que la conflictualité, c'est la vie :

« Au contraire ! Vous devez vous disputer avec les autres féministes, ce sont les seules personnes avec qui il y ait quelque chose sur quoi se disputer. Ainsi, Simone de Beauvoir et moi avons eu un très vif débat sur la psychanalyse pendant deux heures, et lorsque l'on s'est quittées, chacune de nous comprenait mieux l'autre. »

Elle le revendiquait en racontant sa première rencontre, apparemment passionnée, avec Simone de Beauvoir.

Que la dispute en ce sens ancien (*disputatio*) de discussion soit toujours d'actualité est pour moi le signe de la portée de l'œuvre de Simone de Beauvoir, mais ouvre aussi sur l'acceptation, pour la bonne marche des rapports entre mères et filles, de quelque dispute au sens moderne, comme a rétorqué à sa mère ma petite-fille, à l'âge de 7 ou 8 ans : « Je t'aime fort fort même si on se dispute beaucoup. Mais tu le sais, Maman, tu es la personne avec qui j'aime le plus me disputer ! »